

COMITE DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE



Bulletin de liaison n° 3 du Comité de Sauvegarde du Vieux-Grenoble

éditorial du président

Ce numéro du Bulletin inaugure une nouvelle formule au sujet de laquelle je voudrais apporter quelques précisions. C'est en Avril 1971 que le bureau du Comité a jugé utile de faire paraître deux fois par an un bulletin de liaison. Les deux premiers numéros ont pu, grâce à la compétence de notre ancien trésorier Bruno Dardelet, bénéficier d'une présentation remarquable et faire place à des illustrations. Malheureusement, pour des raisons diverses (notamment la recherche de publicité), la parution de ces deux numéros n'a pu avoir lieu qu'avec plusieurs mois de retard, rendant périmés la plupart des avis et des convocations publiés ! Le bureau a approuvé à l'unanimité ma proposition de renoncer aux avantages d'une belle — mais coûteuse — présentation, pour préférer une al-

lure plus simple dont la modestie n'exigera plus l'appoint de la publicité et permettra le respect des délais prévus. J'ajoute que je préfère que les lauréats des Prix des Trois Roses ne soient plus sollicités pour de coûteuses insertions : ils pouvaient croire qu'on ne les avait distingués que pour mieux les faire payer. En écrivant cet éditorial, je veux espérer que la nouvelle formule sera satisfaisante : vous le saurez en recevant ce numéro !

Il me faut vous signaler une démission du bureau, celle de Bruno Dardelet, trésorier. Ses activités multiples l'absorbent de plus en plus, et, en outre, il a cru — à tort — voir une défiance de ma part dans le changement apporté à notre publication. Je tiens à le remercier d'avoir assumé sa charge avec dynamisme et dévouement, et je souhaite que le Comité bénéficie toujours de son appui, de sa présence et de ses idées.

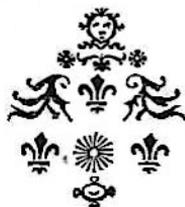
suite page 2

Un mot enfin au sujet de l'Assemblée Générale de Mars 1972. Elle était prévue à 18 heures 15 ; à l'ordre du jour : Exposé de Mr Collardelle ; Compte-rendu moral et financier, questions diverses. Par suite d'une faute de transmission dont le C.R.D.P. est entièrement responsable, il a fallu inverser l'ordre des facteurs. J'avais retenu la salle et un projectionniste par une lettre, confirmée au téléphone et encore par une visite sur les lieux avec la déléguée aux relations publiques. Je me croyais assuré. Il n'en n'était rien, et on avait oublié de prévenir le projectionniste ! Je l'ai su cinq minutes avant l'heure. Respecter l'ordre impliquait qu'on ne commencerait que vers 18 heures 45, à l'arrivée probable mais non certaine du personnel qualifié qu'on était parti quérir. Du coup, comme il nous fallait finir avant 20 heures, il aurait fallu supprimer la conférence. J'ai donc procédé, pour commencer, au compte rendu moral et financier qui se passe de projections... Certains me l'ont reproché. (une lettre assez virulente notamment) comme une manoeuvre pour les empêcher d'assister aux délibérations ! C'est vraiment me prêter de bien noirs desseins dont je n'arrive pas à voir les raisons.

Il faut avoir l'esprit extraordinairement chagrin, me semble-t-il, pour penser vraiment que le Comité est un groupe fermé où les décisions se prennent clandestinement et d'où on cherche à éliminer les gens actifs ! Je profite de l'occasion pour rappeler qu'il y a chaque semaine, grâce au dévouement de Madame Foix et de Madame Thévoz (qui fait fonction de trésorière), une permanence de 17 à 19 heures au Théâtre Municipal, tous les Mardis. Chacun peut venir s'y renseigner et s'y exprimer librement. De plus, nous cherchons des bonnes volontés pour nous aider à assurer ces permanences, tenir les archives, etc... Les jeunes, tout particulièrement, seraient les bienvenus : mais bien souvent ils ne disposent guère de temps pour apporter une aide régulière. Qu'ils sachent au moins que leurs suggestions, leurs critiques, leurs vœux nous intéressent ! Et ceux de tous aussi bien sûr ! A propos de ce Bulletin. A propos des visites et des promenades. A propos de l'action de sauvegarde qui reste notre objectif fondamental.

Tout le dévouement de la petite équipe qui anime autour de moi le Comité de Sauvegarde ne pourra, sans votre appui et votre action, lui assurer la vie et le rayonnement nécessaires.

R. Bornecque





AMENAGEMENT DES QUARTIERS ANCIENS

Un exemple d'enseigne à potence de style germanique :
l'Hôtel du Lion à Feldkirch (Autriche).
croquis R. Bornecque.

Le problème des Enseignes

Nous nous réjouissons tous de voir des commerçants éclairés contribuer efficacement à l'embellissement des rues du Vieux Grenoble en restaurant leur magasin pour y réapparaître la pierre, les arcades, les poutres d'origine. Laissant de côté pour l'instant le problème que constitue le contraste entre le rez-de-chaussée mis en valeur et le reste de la façade demeurée lépreuse (difficulté qui exige des mesures sociales relevant des pouvoirs publics), je voudrais aborder dans ces lignes la question des enseignes. Il est naturel que le propriétaire d'une boutique cherche à en signaler l'existence pour y attirer les clients. Pourquoi faut-il que cette publicité soit presque toujours en totale contradiction avec l'aspect

ancien retrouvé pour le reste de la devanture ? Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. Chaque année, en remettant les Prix des Trois Roses, il me faut regretter dans la courte analyse dont j'accompagne la cérémonie, que les enseignes altèrent l'heureux effet obtenu par ailleurs. Les magnifiques arcades du Trousseau Ménager (rue J.J. Rousseau) sont "tuées" par des panonceaux de verre ou de plastique. Le magasin d'électricité Deyme (rue de Belgrade) a réduit à néant les résultats de son aménagement par la multiplication de placards publicitaires discordants sur la pierre mise à jour. Que dire de l'enseigne au néon de la Moderie (place saint André), etc....

suite page 4

N'y a-t-il vraiment pas d'autre moyen de se signaler à la clientèle que le néon, le plastique ou le verre multicolore ? Il suffit de regarder ce qui se fait en Suisse, en Autriche, en Allemagne, pour être assuré du contraire ! Et le spectacle que donnent ces pays correspond à l'aspect des rues de la France médiévale ou classique : un coup d'oeil à des gravures anciennes permet de s'en convaincre. On savait déjà affirmer sa présence et attirer la clientèle par des enseignes très "accrocheuses". En accord de matière et de style avec l'aspect des boutiques anciennes, ces modèles peuvent très bien orienter l'inspiration des décorateurs-publicitaires modernes. Distinguons pour simplifier les enseignes appliquées et les enseignes suspendues.

L'enseigne appliquée consiste essentiellement dans l'emploi de lettres métalliques scellées sur la pierre ou sur une poutre de bois. Ce procédé est très simple. Encore faut-il éviter deux erreurs : l'emploi de caractères modernes d'abord. Cela ne veut pas dire qu'il faille utiliser des lettres gothiques, qui constitueraient un autre anachronisme, mais des types en usage dans l'imprimerie aux XVII et XVIIIèmes siècles, et qui ont souvent une grande beauté plastique. La deuxième faute réside dans l'emploi de métaux inoxydables trop brillants et d'allure trop moderne. Le fer noirci, le bronze, sont les matières les mieux adaptées. L'indispensable éclairage nocturne peut s'obtenir par des projecteurs disposés le plus discrètement possible, et cela est souvent délicat. Une solution très élégante consiste à détacher légèrement les lettres de leur support, grâce à des tenons peu visibles, et à éclairer à jour frisant ce support ; l'inscription se lit en noir sur un fond lumineux. On peut en voir un

bon exemple sur le flanc des Casemates qui regarde l'Isère. Par contre, au même endroit, le panonceau "Le Vauban" est une grossière erreur de goût !

Ces enseignes paraîtront à certains trop peu visibles. Il faut, dès lors, avoir recours à des enseignes suspendues. Une potence perpendiculaire au mur, généralement sur un des côtés du magasin, soutiendra le panonceau. On peut y placer une inscription peinte ou ajourée. Plus souvent, le symbole évocateur du commerce intéressé se dessinera en tôle découpée noire ou colorée, en ombre chinoise sur une plaque de verre, ou encore en relief à trois dimensions. L'éclairage en est facile, soit par des projecteurs latéraux, soit, dans le cas des plaques de verre, en plaçant la source lumineuse entre les deux parois, dans l'épaisseur de l'enseigne.

Ce genre de réalisation devrait attirer tout décorateur digne de ce nom, c'est à dire capable d'imagination et sachant faire preuve d'esprit de recherche pour se documenter et rester dans l'esprit du genre. Un café pourra montrer deux silhouettes de buveurs attablés ; une paire de ciseaux géants, des bottes de sept lieues, un chapeau annonceront un coutelier, un chausseur, un chapelier. L'antiquaire se placera sous le signe d'un rouet ou de quelque objet ancien, le coiffeur arborera un plat à barbe ou un rasoir, etc. Rien n'empêche non plus les commerçants de retrouver la verve drue de nos ancêtres pour donner un nom à leur magasin et de l'exprimer ensuite dans leur enseigne, s'assurant par là une originalité frappante qui fixera efficacement leur souvenir dans la mémoire des passants. On songe à la "Cloche d'Or" de Commercy, aux "Deux Magots" de saint Germain-des-Prés, à la "Pomme de Pin", le cabaret

L'ÎLOT des 3-Dauphins

Chacun a pu apprendre, dans la presse locale notamment, la fermeture définitive de l'Hôtel des Trois Dauphins. L'exploitation de cet immeuble était extrêmement coûteuse sans pour cela fournir aux clients des services d'une qualité suffisante. Monsieur Dubedout, Maire de Grenoble, m'a reçu le 6 Octobre pour m'exposer la situation et me prier de consulter là-dessus les membres du Comité. La situation est la suivante : les experts estiment qu'il n'est pas possible de trouver un usage rentable aux bâtiments actuels. Aucun groupe financier ne veut se risquer s'il n'a la possibilité de démolir pour reconstruire de fond en comble, La ville, à son tour, souhaite que l'opération intéresse tout l'îlot jusqu'à la rue de Belgrade et permette, tout en supprimant des taudis (avec un délicat problème de relogement), d'améliorer les courants de circulation du Centre Ville. Les nouveaux bâtiments ne devraient pas non plus excéder le

volume de ceux qui existent actuellement.

J'avoue regretter, pour ma part, non la façade en elle-même (elle est en fausse pierre et bien lourde), mais son accord avec les autres immeubles de la rue Félix Poulat. La question est de savoir s'il est vraiment impossible de conserver cette façade et de refaire ce qu'il y a derrière sans que cela coûte plus cher qu'une construction entièrement neuve. La parole est ici aux experts. Voulez-vous nous dire aussi quelles activités vous paraissent souhaitables à ce point de la ville ; comment vous voyez s'organiser les courants de circulation (véhicules, piétons) ; quel aspect vous imaginez pour le nouvel immeuble s'il faut en construire un ? Nous attendons vos suggestions : leur nombre et leur sérieux donneront du poids à l'avis que nous transmettrons aux autorités qui nous le demandent.

R. Bornecque

suite de la page 4

littéraire du XVII^{ème} siècle. Une preuve de la force attractive de ces enseignes est fournie par le nom de certaines rues anciennes, tiré de la plus frappante d'entre elles, qui devenait ainsi le point de mire et bénéficiait gratuitement d'une large publicité. Je songe à deux rues d'Orléans, baptisées selon cette méthode "de la main qui file" (au fuseau, enseigne d'un marchand de tissus) ou "de la chèvre qui danse" ! Il y a encore à Strasbourg une "Place de l'Homme de Fer" qui dérive de l'enseigne d'une pharmacie.

J'avais souhaité que soit établi une sorte de guide proposant aux professionnels des exemples anciens tirés d'estampes et suggérant des adaptations modernes. Les élèves de

l'École des Arts Décoratifs, à qui j'avais fait proposer cette recherche, en l'accompagnant de deux prix de cent et cinquante francs offerts par le Comité, n'ont pas semblé intéressés. Je ne peux pas réaliser moi-même actuellement les croquis nécessaires, faute de temps.

Il me reste à souhaiter que les réflexions exposées dans ce bref article puissent orienter la recherche des spécialistes. Ce serait, je crois, une amélioration sensible ; que de voir dans nos rues anciennes des enseignes imagées, pittoresques, vivantes, et en accord avec l'atmosphère générale des quartiers restaurés.

Robert Bornecque

Par un temps gris, une première étape nous conduisit à Poliénas où le curé nous accueillit de la plus aimable façon dans son église. On sait que Monsieur l'Abbé Uyterval a consacré de longues recherches à percer l'énigme d'un tableau provenant du chateau voisin et utilisé naguère pour obturer une fenêtre de l'église ! Il s'agit d'une très belle oeuvre représentant l'adoration des Mages : la Vierge est d'une grande pureté, les manteaux des rois de couleurs chaleureuses. A quel auteur l'attribuer ? La question est difficile à résoudre. J'avoue ne pas attribuer beaucoup d'importance à la découverte, dans le dessin du tableau, de la silhouette d'un poussin ou de quelque autre animal pour orienter les recherches ? Il est facile, quand on retient arbitrairement certaines lignes en rejetant les autres, de retrouver n'importe quel contour ! Malraux ("Les Voix du Silence") a fait justice du fameux vautour que Freud pensait voir dans les oeuvres de Léonard de Vinci, et d'où il tirait de contestables conclusions psychanalytiques. Pour savoir avec quelque chance de certitude si nous sommes en présence d'une oeuvre de jeunesse de Poussin, il faudrait pratiquer des examens de laboratoire et recueillir l'avis d'experts, par exemple celui du Professeur Thuillier, responsable de la grande exposition Poussin du Louvre en 1960.

La pluie nous accompagna, sans trop nous gêner, à travers les ruines du chateau de Beauvoir. Construit essentiellement par Humbert II au XIVème siècle, il fut associé à un monastère fondé en 1343 et situé contre lui, à l'Est. Le château, mal entretenu par les Rois de France, commença à tomber en ruines dès le XVème siècle. Les guerres de religion provoquèrent des dégâts

irréparables (incendie et sac en 1561). Si les Carmes purent revenir et reconstruire lentement de modestes bâtiments, le château, lui, fut laissé à l'abandon. L'ensemble fut vendu comme bien national, en 1790. Le couvent devint une ferme, qui existe toujours et où l'on reconnaît encore la façade de la chapelle. Le château acheva de se ruiner. En 1877, une tour située à l'angle N.O., "le grand bec", dont la silhouette pittoresque figure dans l'album du Dauphiné, s'effondra. Les broussailles ont presque masqué les quelques pans de murs subsistant aujourd'hui.

En arrivant par le sentier, on passe sous une arche portant un chemin de ronde qui relie le château au village. On se trouve alors dans une profonde tranchée dominée à gauche par une courtine du château, percée d'embrasures. Il faut traverser ce véritable "assommoir" pour déboucher sur le plateau qui sert d'assiette aux bâtiments. En suivant la bordure, on voit divers pans de murs jalonner le périmètre fortifié. Une tour plus puissante avec des amorces de voûtes superpose encore quatre étages. Au Nord, l'érosion du torrent de la Serenne a rongé la falaise de tuf et emporté la muraille (avec le "grand bec").

Le circuit s'achève par les restes de la chapelle : un chevet plat, étroit et élancé, avec des amorces de nervures d'ogives et une grande fenêtre aux remplages de pierre depuis longtemps éventrés. Des fouilles pourraient sans doute permettre de préciser le plan des bâtiments du château, mais leur intérêt est discutable. Il faut bien reconnaître que le temps et les hommes n'ont pas laissé grand chose d'une des plus riches résidences seigneuriales du Dauphiné !

Robert Bornecque



Le chevet de l'église de Mayra, avec son minuscule transept et ses absidioles.
(croquis R. Borneque)

Inaugurant une nouvelle formule, nous partions ce jour-là pour la journée. A Mésages, deux églises, souvent confondues par les guides, se dressent à proximité l'une de l'autre. Blottie contre la pente, Saint Sauveur, chapelle paroissiale, offre une silhouette pittoresque, surtout par son clocher incliné sur l'abside, signe de tassements qui ont gravement menacé le monument dont toute la partie orientale repose sur des terres rapportées, peu stables. De récents travaux de restauration, outre un très utile nettoyage des murs, ont ceinturé toute l'église de béton armé (invisible), fournissant au clocher un ancrage qui semble écarter pour longtemps tout danger.

Le plan à nef unique avec une travée de chœur et abside semi-circulaire est fort simple. La couverture semble toujours avoir été en charpente. Retenons deux traits de l'intérieur. D'une part, l'implantation du clocher dont la souche, moins large que la nef, traverse cette dernière en s'allégeant d'arcs plein cintre ou en quart de cercle. Cette disposition qui ne manque ni de gaucherie ni de pittoresque, est très exceptionnelle. Second centre

d'intérêt, la série des chapiteaux fort archaïques qui surmontent les colonnes autour de l'abside. A l'extérieur, toute l'attention se porte sur le clocher, courte tour carrée coiffée d'une pyramide de pierre à quatre pans. Le décor de festons et de chevrons (imitant en pierre des formules créées pour la brique) semble trahir un grand archaïsme ; mais peut-être s'agit-il seulement d'une grande maladresse artisanale répétant tardivement d'anciennes formules. En l'absence de textes précis, il est risqué d'aventurer une date.

Sanctuaire d'une Commanderie des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, la chapelle Saint Firmin, dite des Templiers, est située sur un moignon rocheux qui domine le bassin de Vizille. Sauvée il y a peu d'années par un Comité de Sauvegarde, elle attend encore une très nécessaire restauration. Sa construction plus soignée, un décor plus évolué (sans parler d'une travée voutée par une robuste croisée d'ogives) incitent à la juger plus récente que sa voisine. Comme elle, c'est un édifice à nef unique, avec abside semi-circulaire. Mais elle a une voûte, appareillée en tuf. C'est le volume extérieur qui offre le plus d'intérêt, en particulier le beau demi-cylindre de l'abside dont la base plonge loin dans la pente pour rejoindre le rocher qui se dérobe, tandis que le sommet se couronne d'une corniche soignée. Le clocher porte une belle flèche pyramidale à quatre pans, élancée et pure, mais dont les intempéries commencent à disjoindre dangereusement les assises supérieures.

Le beau temps permet aux plus courageux (la majorité) de déjeuner en plein air sur une butte qui porta jadis la citadelle de la Mure, vraiment rasée sans avoir laissé de

traces. Le professeur Félix Germain, Président de l'Académie Delphinale, nous avait fait, ainsi que Madame Germain, la grande amitié de nous accompagner, et, même, de préparer sur place nos étapes. Qu'ils en soient remerciés très sincèrement. Le grand montagnard qu'est Monsieur Germain nous fit faire un tour d'horizon, la plupart des sommets se dévoilant tour à tour des quelques écharpes de nuages que le vent leur accrochait. A propos de l'Obiou, l'ancien Président du Secours en Montagne rappela la catastrophe aérienne des pèlerins canadiens et les pénibles et dangereuses recherches des corps des victimes. La Mure ne conserve que peu de trace du passé.

Nous avons salué au passage l'ancienne église, avec sa porte XVIIIème et son clocher qui, pourtant construit lui aussi au XVIIème, reproduit les formes habituelles des flèches gothiques à pyramidons.

Sinueuse et étroite, la route de la corniche du Drac donne des vues pittoresques ou impressionnantes sur les Gorges de Cognet. Délaissant l'ancienne église de Saint Arey, nous avons fait halte à Mayres. C'est un village pittoresque où l'on voit apparaître, à côté de l'ardoise de la Matheysine, les toits de tuiles bordés d'une génoise, fort répandus dans le Trièves. L'église semble une miniature ! Malgré ses dimensions exiguës, elle possède un transept et deux absidioles qui enserrant l'abside principale. Un clocher posé sur le chœur complète ce jeu de masses très harmonieux et riche. L'intérieur, fraîchement repeint en teintes un peu vives, permet tout de même de rappeler que les murs de ces églises n'ont pas été prévus pour laisser les pierres visibles, comme nous aimons souvent les "restaurer", d'une manière peut-être abusive. Toutes ces

maçonneries étaient enduites de mortier et probablement peintes, parfois de fresques figuratives, le plus souvent de badigeons aux teintes vives ; c'est vrai même si cela nous choque !

A deux cents mètres du village de Monteynard, un superbe belvédère domine le barrage. Le professeur Germain put détailler les points saillants de la crête du Vercors, qui joue les Dolomites, et même nous faire apercevoir, à l'opposé, la fameuse pierre percée de la Motte d'Aveillans, que certains auteurs classent dans les sept merveilles du Dauphiné. Le même guide nous montra la petite chapelle du cimetière de Monteynard, qui pose bien des énigmes, notamment par son fruste décor sculpté.

La petite région du Commiers possède trois églises. Nous fîmes arrêt pour deux d'entre elles. Celle de Saint Pierre ne conserve, outre les deux chapiteaux de la porte, que son clocher, très beau, mais malheureusement écrasé par le toit trop élevé de la nef récente. Deux étages de baies, un riche décor de festons et de chapiteaux signalent un ouvrage soigné et vraisemblablement tardif (milieu du XIIème siècle, peut-être ?). Au contraire, l'église Saint Georges de Commiers, si rustique et simple, paraît fruste, au pied de sa maison forte. La voûte pesante de sa nef unique a fait écarter le sommet des murs latéraux, mais sans atteindre le point de rupture. Le clocher, posé sur le chœur, est le plus simple qui soit : un court étage carré coiffé d'une brève flèche de pierre, domine la petite abside ronde. C'est sur cette vision pleine de poésie que s'achèverent les visites qui permirent de constater l'existence d'un groupe homogène de petites églises rurales, proches parentes les unes des autres et permettant de parler d'une " école romane de la région de Grenoble ".

Robert Bornecque.



Nouvelles fouilles archéologiques dans le département de l'Isère,

par Michel Collardelle,
Conservateur au Musée Dauphinois

Si l'on sait depuis fort longtemps la richesse relative de la région de Grenoble en ce qui concerne l'archéologie historique, en revanche — mis à part les travaux de R. GIRARD à Saint-Laurent, aucune fouille systématique n'a été menée depuis la mort d' Hippolyte MULLER.

A la lumière des travaux récents sur le plan national, un point nous a dès l'abord paru intéressant : la promotion de fouilles concernant le début du Moyen Age dans une région toujours un peu marginale, et où aucun élément sérieux de datation, tant sur le plan des habitats que sur celui des nécropoles, n'était proposé autrement que par comparaison à ce qui est connu ailleurs, dans l'Est de la France ou dans la vallée du Rhône.

C'est pourquoi, faisant en même temps face à des menaces de destruction, nous avons entrepris, avec l'aide de toutes les autorités compétentes et grâce à l'appui d'A. BOCQUET et du Centre de Documentation de la Préhistoire Alpine qu'il dirige, trois chantiers sommairement décrits dans cet article.



ÉJ — VEUREY (Isère)

Sur un cône de déjection surplombant la cluse de Grenoble, au débouché de celle-ci vers l'Ouest, face à l'église du village, des travaux de voirie ont mis au jour les vestiges d'une villa.

Une fouille méthodique a été entreprise depuis deux ans, afin de déterminer avec certitude les successions stratigraphiques : villa du 2ème siècle, à laquelle se superpose une villa du 4ème (destruction datée par des monnaies). On y trouve tout le matériel habituel dans un site rural gallo-romain ; il faut simplement signaler la richesse en monnaies, et la découverte de deux petites figurines en terre cuite rouge dont l'une semble représenter Attis.



2 — ROISSARD (Isère)

La nécropole de Roissard est située sur une forte pente tournée vers le Sud, à trois kilomètres du col du Fau. Une carrière dans les schistes qui forment le soubassement géologique a été ouverte voici une quinzaine d'années, et a déjà détruit une partie importante du gisement.

Actuellement la carrière n'est plus exploitée ; mais le simple recul naturel dû à l'érosion entraînait chaque année plusieurs sépultures. Il s'agit donc d'un chantier de sauvetage.

Une nécropole gallo-romaine tardive (IIIe - IVe siècles) a été découverte anciennement, au pied de la colline, à cent mètres environ du gisement du haut Moyen Age.

Celui-ci comprend actuellement quatre sortes de sépultures, que des indices typologiques et stratigraphiques ont permis de relier chronologiquement :

— VIe - VIIe siècles : inhumations en pleine terre, orientées Est-Ouest, contenant parfois un petit élément, accessoire du vêtement (boucle de ceinture) ou parure (bague en bronze) ; une sépulture de ce type porte la trace d'un important foyer au dessus du crâne. Un élément remarquable est à signaler : une inhumation double, faite le même jour dans la même tombe, de deux individus (homme et femme) visages tournés l'un vers l'autre, bras posés l'un sur l'autre.

— VIIe siècles : le coffre de lauzes apparaît progressivement, sans peut-être éliminer totalement les sépultures en pleine terre : une dalle verticale aux pieds et à la tête, puis un couvercle de grandes dalles.

— fin VIIe siècle : coffre complet, rectangulaire, comportant parfois un élément de mobilier (plaque-boucle damasquinée de laiton, jeton en bronze).

— VIIIe siècle et au-delà : évolution du coffre en lauzes, qui devient plus solide, doublé, avec un élargissement au niveau des bras.

Les sépultures en coffre partiel ou complet comportent de nombreuses réutilisations avec réduction des ossements antérieurs sur les côtés du coffre ou au-dessus. Ces réutilisations sont permises par le signalement des tombes à la surface du sol de l'époque, au moyen d'une murette rectangulaire ou d'une grande dalle horizontale.

suite page 10

Cette nécropole a un double intérêt : d'une part d'être située dans un pays de montagne où les fouilles de cette période sont rares ; d'autre part de comporter des éléments de mobilier permettant des hypothèses de datation, ainsi qu'une très intéressante stratigraphie.



3 - CHARAVINES (Isère)

Le lac de Paladru, situé non loin de Voiron, recèle plusieurs gisements du type "palafittes". Deux de ces gisements, situés sur le territoire de la commune de Charavines, sont menacés directement de destruction par suite des travaux d'aménagement touristique.

L'un de ces sites ("Les Baigneurs") est chalcolithique (environ XVIIIème siècle avant J.C.), l'autre ("Colletière") est médiéval (XIème siècle).

Lors d'un étiage exceptionnel durant l'hiver 1972 une reconnaissance stratigraphique a été faite, et a permis d'établir l'importance du gisement de Colletière.

La fouille de l'été, exécutée en plongée autonome, a clarifié plusieurs points : la datation d'abord, par la découverte d'une monnaie rodolphiennne qui confirme les indications fournies par la typologie de la céramique et du fer ; l'architecture ensuite : il s'agit bien d'un village de bois et torchis, situé sur un terrain émergé à proximité immédiate de l'eau, sur la terre ferme et non sur pilotis.

Les architectures sont compliquées, sur un plan rectangulaire, avec poteaux de soutènement, murs de rondins "empliés", assemblage d'énormes troncs de chêne par tenons et mortaises, etc... ; le mode de vie peut également être mieux connu : alimentation (restes végétaux alimentaires, ossements, etc...), artisanat (travail du bois : vaisselle, objets utilitaires, bâtons de compte, etc... ; travail du fer), économie agraire (excréments d'animaux domestiques...).

En revanche, de nombreux problèmes restent entiers, en particulier la date exacte de l'abandon du site et les raisons de cet abandon.

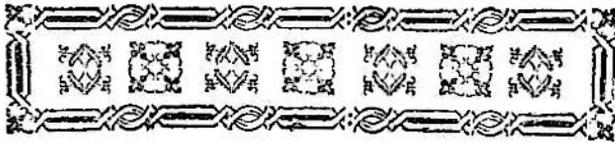


Les villages lacustres médiévaux du lac de Paladru sont, à notre connaissance, uniques en Europe Occidentale ; de par leur position sub-aquatique, les vestiges archéologiques se sont très bien conservés (maisons en bois, planchers ; tissus, vannerie, vaisselle en bois, métal, céramique, etc...). De plus, il semblerait, par la richesse extraordinaire en objets métalliques très caractéristiques, qu'il s'agisse d'un centre de production de l'artisanat du fer (couteaux, faucilles, fers à chevaux, éperons, mors, etc...).

D'ores et déjà nous sommes mieux équipés pour répondre à certaines questions de datation, et, en particulier, la chronologie des céramiques dans le Haut Moyen Age local a fait des progrès considérables.

Cependant, il sera nécessaire, par ces trois gisements, de poursuivre les travaux durant plusieurs années, avant de pouvoir tirer réellement des conclusions solides.





l' Eglise Saint - Laurent,

et sa crypte,

étude faite par Mr R.Girard

L' attention des archéologues fut attirée sur l' eglise Saint Laurent de GRENOBLE par Champollion-Figeac qui publia en 1803 une "Dissertation sur un monument souterrain se trouvant à Grenoble". Il s'agissait de la crypte qui se trouve sous cette église et qu'une longue tradition appela oratoire Saint Oyand.

A la suite d'un rapport du chevalier Radulph de Gournay à l'Académie Delphinale, la crypte et le choeur de l'église qui menaçaient ruine furent classés parmi les Monuments Historiques et la restauration entreprise en 1851 par l'architecte Manguin, elle devait être terminée par Berruyer, architecte de l'Evêché.

Les archéologues s'intéressèrent à l'édifice et nombreuses ont été les études qui lui furent consacrées. Cependant les opinions n'étaient pas unanimes et ce qui concernait son origine demeurée obscure.

En effet, le plus ancien texte mentionnant Saint-Laurent est l'acte de donation par l'évêque de Grenoble Humbert d'Albon, daté de l'an 1012, et conservé dans le cartulaire de l'ancienne abbaye de Saint Chaffre en Velay.

Dans ce document, Humbert manifestait tout d'abord le désir de rétablir dans son état primitif le lieu fondé en l'honneur du bienheureux Laurent, martyr, soumis au siège épiscopal de Grenoble, et qui était ruiné par manque de soin, et où le service religieux paraissait entièrement éteint en conséquence de la pauvreté. C'est pourquoi l'évêque prôlait l'abbé de Saint Chaffre ainsi que ses moines de recevoir ce lieu en leur domaine et d'y envoyer des frères y résidant en observant la règle de leur ordre.

En 1015, un certain Drogon faisait don de terres qu'il possédait à Izeaux, en faveur de l'église Saint Laurent.

Le prieuré de Saint Laurent prospéra rapidement et ses moines fondèrent celui de Vif en 1035, puis trois autres maisons de l'ordre : Bernin, Bourg d'Oisans et Saint-Nazaire au XIème et au début du XIIème siècle.

A partir du XIVème siècle, ce fut le déclin. Puis vinrent les guerres de religion, le clocher s'effondra en 1588, il ne fut reconstruit qu'à partir de 1646. L'office monastique fut célébré pour la dernière fois en 1683 et l'église devint simple paroisse urbaine. Un petit chapitre de quatre chanoines fut cependant créé en 1690, il subsista jusqu'en 1790. A la

Révolution, l'église fut fermée, le cloître démolit et les bâtiments conventuels vendus. La crypte, envahie par les eaux de ruissellement de la montagne, était à moitié enfouie sous la terre, ainsi que nous le montrent les lithographies du début du XIXème siècle.

La crypte présente un plan tréflé. C'est une nef de 7,50 mètres de long sur 4 mètres de large, terminée à ses deux extrémités par deux absides en hémicycle, deux autres s'ouvrant latéralement dans la partie orientale de la nef, laissant la place des deux entrées face à face dans la partie occidentale.

A l'origine, l'oratoire possédait trois fenêtres ; seule subsiste celle de l'abside Est qui a d'ailleurs été agrandie au XIXème siècle. Les trois absides Est Nord et Sud sont voûtées en côtes de melon renversées, celle de l'Est conserve des traces de décor de rinceaux en stuc. L'abside Ouest est voûtée en cul de four sans décor.

La nef est voûtée en berceau plein cintre longitudinal. La partie basse est ornée de rangées de colonnes qui supportent la partie haute par l'intermédiaire d'architraves ou linteaux. Elles reposent sur un emmarchement qui fait le tour de la nef.

C'est la variété de forme et de matériau de ces colonnes, et particulièrement de leurs chapiteaux, tous de style corinthien, et des tailloirs qui les surmontent, qui a été la raison des divergences des archéologues sur l'origine de ce petit et fort curieux édifice. Cependant tous sont d'accord pour reconnaître qu'à l'origine c'était une chapelle construite au niveau du sol et qui fut enfouie sous l'actuelle église Saint Laurent.

Cette dernière remonte à l'époque romaine, sinon en totalité, tout au moins partiellement, le choeur paraissant dater du XIIème siècle.

Des fouilles entreprises dans la nef de l'église ont permis de dégager les vestiges de plusieurs édifices qui accompagnaient autrefois l'oratoire Saint Oyand et qui furent ruinés, puis ensevelis sous l'église. Ce sont des chapelles funéraires comportant encore des sépultures qui nous prouvent qu'il y avait, à l'emplacement de Saint Laurent, une nécropole remontant à l'époque gallo-romaine, vraisemblablement du IVème siècle. Elle fut pillée lors du siège de Grenoble par les Lombards en 574. Elle le fut de nouveau, peut-être par les Sarrasins, mais l'hypothèse d'un éboulement de la montagne n'est pas à écarter.

C'est probablement à la fin du VI^{ème} siècle que fut construit le petit oratoire au riche décor. Il fut placé sous le vocable de Saint Oyand. Eugendus, moine de Condat dans le Jura, mort en odeur de sainteté en 517, avait été en relation avec Saint Léonien, abbé de Saint Pierre de Vienne, et l'évêque Saint Avit. Il était donc connu dans la région.

Il y a tout lieu de croire qu'un des édifices ruinés, implanté plus à l'Ouest, a dû être le premier Saint Laurent. Il communiquait avec une petite crypte funéraire voûtée qui est située à peu près

sous le clocher actuel.

Les restes d'un gros mur en hémicycle se trouvent en partie sous les fondations romanes du clocher, mais un peu plus à l'Ouest. Ce fut peut-être un mur de soutènement destiné à contenir les éboulements de la montagne au pied de laquelle se trouvait la nécropole. Par ailleurs, il est possible que cette nécropole ait été construite sur les ruines d'une villa gallo-romaine antérieure au III^{ème} siècle, comme le laisseraient supposer les tessons de poterie recueillis auprès des fondations de ces édifices.



mise à jour :

En faisant les adresses pour vous envoyer notre Bulletin 3, à l'aide de notre fichier, nous sommes obligés de constater ;

1 / que, souvent, nous avons une adresse sans numéro, exemples : "avenue des Cèdres, La Tronche", "avenue Victor Hugo, Echiroles"... ce n'est certainement pas suffisant...

2 / lorsque vous remplissez votre bulletin d'adhésion, indiquez : Mme ou Mlle, et le prénom. Nos fiches étant établies d'après votre bulletin, il nous est difficile de le compléter selon notre intuition. Le "préposé" s'en contente-t-il ?

3 / au dos de votre fiche figurent les cotisations payées... Nous sommes encore étonnés du nombre de négligences à cet égard, malgré nos fréquents rappels. Nous pourrions mieux employer notre temps, croyez-le. Pour l'envoi de ce 3^{ème} bulletin (pour lequel, pas plus que pour les autres, il ne vous a pas été demandé un sou, malgré le prix de l'édition, toujours très soignée, comme vous avez pu le constater). Nous avons donc décidé de ne pas envoyer le bulletin à ceux qui n'ont pas payé leur cotisation depuis 67.

Vous voyez que nous sommes larges, et pourtant il y a du travail à faire, des demandes à remplir, du courrier à expédier. Nous le faisons bien volontiers, puisque nous arrivons à un résultat dans la défense du "patrimoine de la ville", mais aidez toutes ces personnes qui donnent pour cette défense et leur temps et leur travail — qui n'est pas rémunéré — vous le savez, en nous donnant toutes indications utiles : changement d'adresse, par exemple.

Nous sommes toujours à votre disposition, toute l'année, au Théâtre Municipal, dans le Hall d'entrée de 5 à 7 heures, le Mardi.

M. H. FOIX

prochaines manifestations :

— en JANVIER (après le 15) : Portrait d'une Ville " Le Vieux Grenoble ", filmé par M. SAGE

— en FEVRIER : Conférence du Président FONVIEILLE, sur le meuble dauphinois et la dynastie des Hache.

— en MARS : Visite de l'ancienne Ecole Centrale (Lycée Stendhal) et son Horloge Astronomique.
